

Pages Trifluviennes

Série A — No 5

BATISCAN

(St-François-Xavier de)

par

Messieurs les abbés

P.-A.-A. Bellemare, chanoine

Hervé Trudel, prêtre

Les éditions du "Bien Public"

Les Trois-Rivières

1933

Pages Trifluviennes

Série A — No 5

BATISCAN

(St-François-Xavier de)

par

Messieurs les abbés

P.-A.-A. Bellemare, chanoine

Hervé Trudel, prêtre

Les éditions du "Bien Public"

Les Trois-Rivières

1933

Respectueux hommage

à

Son Excellence Monseigneur F.-A. Cloutier

Evêque des Trois-Rivières

*Qui, par la parole et l'exemple, toujours prêcha
le culte du Passé,*

l'affectueux attachement au clocher natal.

Qu'il daigne bénir

ces pages, leurs modestes auteurs, l'intention qui les anime,

Puisse cette paternelle bénédiction

porter ses fruits à l'avantage de toute la paroisse

S.-François-Xavier de Batiscan :

qu'elle aide plus particulièrement la jeune génération

à bien profiter de l'héritage moral légué par

les anciens "habitants" canadiens.

P.-A.-A. BELLEMARE, ptre, chan.

HERVÉ TRUDEL, ptre-curé.

Batiscan, en la fête de la Chaire de
St-Pierre à Antioche, le 22 fév. 1933.

Une bonne partie des notes qui ont servi à la rédaction de ces pages a été fournie par M. E.-Z. Massicotte, chef du Bureau des Archives fédérales, à Montréal. Les auteurs tiennent à en exprimer publiquement leur gratitude au travailleur érudit et patient qui les a fait bénéficier de ses recherches.

L'esprit paroissial

" Non te praetereat narratio seniorum. "
(Eccl. 8-11)

La paroisse canadienne a rendu des services tels à notre peuple qu'on ne saurait en parler trop souvent ni trop avantageusement. Il importerait, nous semble-t-il, d'y revenir avec une conviction et une insistance particulières dans l'éducation de la jeunesse. C'est à cette condition que les jeunes d'aujourd'hui éviteront la funeste erreur commise par leurs devanciers qui délaissèrent le sol.

Et pourquoi donc ces derniers ont-ils si lestement tourné le dos au clocher natal ? Il y avait sans doute les facteurs psychologiques ordinaires : attrait de la nouveauté, fascination de la bagatelle, goût des aventures, etc. Tous ces petits démons n'auraient pourtant pas prévalu contre le robuste bon sens canadien, si, des diverses chaires d'où émane la voix des éducateurs, si, des bureaux plus humbles de la petite école notamment, on eût plus souvent dit aux écoliers : "Écoutez, mes enfants : vous recevez peut-être, en vos maisons, des visiteurs, cousins, cousines, qui vous vantent les béatitudes de la vie américaine ; des oncles, tantes et autres personnes, qui font miroiter aux regards ébahis de vos parents, des poignées de dollars gagnés en quelques heures, aux usines des villes, etc. Tout cela, c'est trop beau pour durer longtemps !

"Chers enfants, ne vous laissez pas séduire."

"Il n'y a rien de bon comme le pain de chez nous ! Tenez, je vais vous conter une histoire. Vous avez vu souvent le soir, à la veillée, les papillons qui se précipitent vers la lampe, dans un tournoiement affolé ; vous les avez vus, les petits fous, bombarder même la cheminée de la lampe comme pour atteindre les flammes intérieures, s'imaginant qu'alors ils seraient au comble de leur joie de papillons. Eh bien ! que se produit-il en fin

de compte ? Ils se blessent, se brûlent ; ils meurent ! Savez-vous à quoi je veux en venir ? A vous dire que tel est le sort trop fréquent des filles et garçons qui ne veulent pas rester chez eux, qui abandonnent la paroisse, sans motifs suffisants, et deviennent ce qu'on appelle des déracinés. Ah, comme cela me ferait de la peine d'apprendre, dans cinq ou dix ans d'ici, que vous aussi, vous êtes allés grossir les rangs des déracinés.

“Retenez donc ceci, chers enfants: c'est quand on reste dans le milieu où la Providence nous place que l'on trouve toujours le plus de contentement. Mais vous objecterez peut-être: “Il faut qu'il y ait du monde dans les villes.”— “C'est entendu ; mais en ce dernier quart de siècle, on en a trop mis ; l'équilibre a été rompu. La désertion du sol et le surpeuplement des centres urbains finissent par amener des crises économiques. Et la raison en est facile à comprendre : la campagne, c'est-à-dire l'agriculture, c'est ça qui nous donne à manger !”

Et la bonne institutrice aurait pu conclure en disant: “Voulez-vous que je vous donne maintenant une recommandation pratique pour vous protéger contre l'attraction du dehors : développez en vous l'esprit paroissial. Cela veut dire aimer la maison qui nous a vus naître et grandir, les champs d'où nos parents tirent la subsistance de la famille, l'église où vous reçûtes le Baptême ; le jardin, les coteaux et vallons qui se trouvent dans l'entourage. Dessinez soigneusement toutes ces choses. Essayez de faire un peu de culture ; que votre mère vous réserve deux petites plates-bandes en son jardin ; plantez-y des légumes ; surveillez-en la croissance. Affirmez hardiment que votre village est le plus beau de la province, etc, etc ”

-0-0-0-

C'est pour contribuer que'que peu à la formation de cet esprit paroissial que fut préparée la présente plaquette sur Batiscan. Un bon esprit paroissial devient une source de dévouement aux oeuvres de la paroisse, de charité fraternelle qui est soeur de la vraie piété.

Fasse le Ciel que ces voeux se réalisent pour le plus grand bien de tous !

Vieux sites

*Tous les jours, gris ou clairs, qui, sur ce paysage,
Se sont, depuis des ans, doucement déposés,
Ont dû, par leurs satins aux mêmes points usés,
S'orner profondément des traits de son visage.*

*Voici le vieux clocher, modeste comme un sage,
Mais qui pointe assez haut dans leurs tissus froissés,
Pour que ses chers aspects n'y soient point effacés ;
Voici l'arbre et le toit qu'ils prirent au passage.*

*Puis ils sont remontés, brumeux, comme éclatants,
S'empiler tour à tour, sous les voûtes du Temps,
Dans l'intime bouquin de la petite histoire.*

*Et là-haut, bien souvent, par les temps pluvieux,
Ce doit être un plaisir, doublé de quelque gloire,
Que ces anciens clichés feuilletés par les vieux.*

Clovis DUVAL, M.D.

I

Premières visites des Blancs.

Le milieu géographique.

La tradition locale veut que Jacques Cartier se soit arrêté pour une nuit à l'île St-Eloi. Un autre grand explorateur remonte le fleuve cinquante ans plus tard, et met pied à terre à Batiscan. Supposant le fait historiquement établi, essayons d'en imaginer la scène, dans le décor d'une nature qui n'a guère varié. Trois siècles, c'est peu de chose dans la vie de la Terre.

On est en 1603 ou 1606. Quelques sauvages se trouvent réunis à l'embouchure de la rivière. C'est le rendez-vous accoutumé des aborigènes. Il est bien choisi, dans un encadrement naturel qui eut charmé un peintre paysagiste. Au nord-ouest, un chaînon de montagnes, qui forme, en son irrégularité, comme un mur de défense. Droit en face, de l'autre côté du fleuve, une falaise taillée dans le roc vif, qui se rit des flots et des glaces, et semble lancer un arrogant défi à tous les assaillants possibles. Cette masse a dû surgir au cours d'un bouleversement de la croûte terrestre. Dans le lit profond, creusé du même coup, s'engouffrèrent vraisemblablement les eaux des glaciers fondus ; puis, la nature, qui n'aime pas le tumulte, reprit ses droits. Les éléments se remirent d'aplomb, le calme se rétablit ; les oiseaux, les poissons et les bêtes survinrent, attirés par une atmosphère plus chaude.

Pour l'heure, le Saint-Laurent se montre paisible et invitant. Nos bons sauvages fumaient tranquillement leur pétun, lorsqu'un léger clapotement des vagues, à proximité, les prévient qu'il se passe quelque chose d'insolite. Regardant au travers de la feuillée, ils aperçoivent une barque, montée par des Visages-Pâles, au milieu desquels ils croient distinguer un homme de leur sang.

Après un moment d'hésitation, le chef indien, voyant que les nouveaux venus sont plutôt d'allure pacifique, se décide d'aller à leur rencontre. Il s'approche et se trouve en présence de M. de Champlain, accompagné de quelques Français et d'un sauvage qui lui tient lieu de guide. Le Visage-Pâle explique aux enfants des bois le but de son voyage, comment il explore la côte nord du fleuve au nom du Grand Chef des Blancs, et consigne sur une carte les choses d'intérêt qu'il rencontre. C'est ainsi qu'à une lieue plus bas, il a découvert une jolie rivière qu'il a baptisée du nom de Sainte-Marie. Quant à celle qui coule ici, Champlain lui donnera le nom du chef qui commande en ces parages.

On trouvera, dans une autre page, les opinions des experts sur l'origine du terme "Batiscan".

Volontiers les profanes se rallient à la version ci-dessus quand on leur dit que la signification étymologique de "Batiscan", en langue algonquine, c'est "rond comme une boule", et que le chef en question avait été précisément doté par la nature d'une tête remarquable par sa rotondité ! Il est permis de croire que de là, également, est venue l'appellation "Têtes-de-Boule" donnée aux indiens de ce coin du pays, et dont nous retrouvons aujourd'hui les descendants dans le Haut-Saint-Maurice.

Le chef Chimébrini8 le convie ensuite à la visite du poste, faisant observer que bêtes et poissons y abondent. Il remonte une fois l'an la rivière jusqu'à ses sources. (1) Elle se grossit

-
- (1) Comme tous les autres cours d'eau la rivière Batiscan servit de route naturelle aux indiens et même aux Français. Je n'en veux pour preuve qu'une note du Journal des Jésuites de 1657 signalant le voyage de 8 Français et de 20 canots algonquins vers le pays des Attikamègues. Ils entrèrent dans les terres par la rivière Batiscan. Le journal souligne qu'ils passèrent dans cette rivière 28 sauts en 14 jours.

L'excursion atteignit les terres des "Poissons-Blancs" après une course de 38 jours agrémentée de 74 sauts et portages. Sauf la noyade d'un Français, le voyage fut heureux et fructueux. Les Indiens manifestèrent le désir de recevoir les missionnaires.

Partis le 20 avril, les canots revinrent aux Trois-Rivières le 15 juillet, lestés d'une importante cargaison de peaux de castor

d'autres rivières moins importantes, traverse des lacs, des montagnes où souvent des tribus hostiles se cachent en embuscade. C'est un voyage périlleux qu'il ne sied d'entreprendre qu'après s'être munis des flèches acérées et de solides tomahawks.

A la vue de cette belle forêt d'érables et de conifères qui ondulent pareils à une moisson gigantesque, en présence de cette bonne terre d'alluvion, Champlain se sent richement dédommagé de ses labeurs et sacrifices. Il voit la forêt reculer pour faire place aux champs en culture. Quelle "Terre Promise" pour le surplus des populations de la Normandie, du Perche, de la Picardie !

Et que dire des conquêtes de la Croix ? Les églises s'échelonnent avec grâce sur le majestueux parcours du fleuve ; les clochers scintilleront dans la sérénité du ciel canadien, pour appeler à la vraie lumière ces peuplades tant à plaindre, et pour soutenir le moral des colons venus d'outremer. Le "geste de Dieu par les Francs" sera repris, prolongé, par une expansion inouïe de la civilisation chrétienne !

Continuant sa visite, Champlain s'emploie à bien étudier l'âme sauvage. Ces hommes se montrent intelligents, fins observateurs, suffisamment actifs pour subvenir à leur subsistance au jour le jour, mais sans prévoyance du lendemain, sans idée de progrès.

Le guide sauvage reconduit ensuite son distingué visiteur au point de départ, c'est-à-dire, là où la rivière Batiscan se déverse dans le fleuve, et forme ainsi une pointe accentuée que les indigènes affectionnent, parce qu'elle sert de poste d'observation qui leur permet de surveiller la grande avenue du fleuve et d'éviter toute surprise désagréable !

De cet endroit, Champlain doit admirer le magnifique tableau que présente le fleuve en sa course vers Québec. A quelque distance de là, en effet, il incline gracieusement sa marche vers la gauche, comme pour aller, au passage, saluer la bonne Sainte-Anne ; puis, il se tourne vers la droite, s'élargit, décrivant une courbe assez régulière, d'où l'on croit voir se dessiner, dans le lointain, une rade hospitalière qui fait un peu songer aux ports de France.

A l'arrière plan, cette imposante chaîne des Laurentides qui tempèrent assurément pour les hommes les morsures de l'aquilon, mais qui furent elles-mêmes tellement mordues qu'elles apparaissent décapitées. La science nous apprend qu'elles figurent parmi les plus anciennes du globe, et on les reconnaît à leur peu d'altitude. C'est qu'en outre de l'usure des siècles, elles se sont affaissées sous le poids mouvant des masses congelées de la période glaciaire.

L'attention de Champlain s'est-elle portée sur notre Coteau, un peu somnolent, à la vérité, mais formant tout de même, un joli décor ? Et vous-mêmes, lecteurs, vous êtes-vous parfois demandé comment, à quelle époque, est apparue cette colline ou terrasse, qui longe le fleuve sur un si long parcours entre Québec et Montréal ? Ici, il n'y a qu'un ETAGE ; mais ailleurs, on en voit deux et trois bien caractérisés. Ecoliers trifluviens, ce nous était une fête d'aller en "campagne" au 3e coteau.

Si nous interpréons correctement Mgr Laflamme, ces coteaux furent formés par l'écoulement des eaux, voici peut-être des milliers d'années. Le savant auteur écrit, en effet : "A la fin de l'époque dite Champlain, la surface continentale, régularisée par les eaux, commença d'émerger lentement de la surface de l'océan qui le recouvrait. Alors, les rivières apparurent et creusèrent leurs lits actuels... Ces rivières, en atteignant des niveaux de plus en plus bas, formèrent de chaque côté de leurs lits, des terrasses plus ou moins régulières."

Ainsi serait venu à l'existence notre Coteau joli ! Une preuve assez concluante de l'exactitude de cette théorie, c'est la variété des couches que l'on rencontre en pratiquant une coupe verticale dans la terrasse, variété de couleur, de substance, etc.

Rappelons en fermant ce chapitre, et toujours au sujet du Coteau, qu'il fut certainement un jour le théâtre de combats guerriers. A preuve, les flèches de pierre aiguës, les débris de carquois, de casse-tête, et autres choses de ce genre qui furent trouvées en nombre considérable sur la terre de M. Lorenzo LaHaye, et qui sont aujourd'hui conservées au musée du Séminaire des Trois-Rivières.

II

**Le nom de Batiscan. — Le territoire. —
Nature du sol. — Bouleversement de 1663.**

Batiscan est un vocable original et sonore, dont la physionomie semble française, au point que peu de gens lui soupçonnent une origine étrangère. Cependant, s'il faut en croire Benjamin Sulte, nous sommes en présence d'un mot sauvage.

Champlain, en 1603, mentionne la rivière Batiscan. La carte de 1609 la désigne également. En 1611, Champlain dit qu'il rencontre à Québec un chef sauvage appelé Batiscan. Parmi les noms sauvages cités par Lescarbot, on trouve Batiscan.

Sur la carte de 1612, figure la contrée de Batisquan. L'un des chefs sauvages des Trois-Rivières, en 1627, se nommait Batisquan.

L'édition des oeuvres de Champlain, 1632, dit : "La rivière Batisquan, fort agréable et poissonneuse, est proche de celle de Champlain." En 1637, il y avait dans les environs des Trois-Rivières, un chef sauvage Tchiniourineau, surnommé Batiscan. (Rel. 1637, p. 83)

Le mot Batiscan n'a aucun sens connu des Algonquins d'aujourd'hui. Dans la langue des Cris, Tabakscan veut dire : corne fendue ou fendant. Le P. Lacombe estime que ce terme est synonyme de Batiscan.

Une définition fournie par le Père Arnaud ouvre la voie à une autre hypothèse. D'après lui, Batiscan serait d'origine montagnaise — pathiscan, patiscan, patchiscan — qui veut dire : vapeur ou nuée légère.

La suggestion de cette note me porte à dire que j'habite en ce lieu depuis trente-deux ans, et que j'ai remarqué souvent que les arbres se couvrent de frimas pendant l'hiver, lorsque ailleurs, sur les coteaux, il n'y a rien de semblable, ce qui indiquerait la présence d'une vapeur légère.

Une autre signification attribuée au mot *Batiscan* par le même P. Arnaud serait "viande sèche pulvérisée, os broyés et qu'on fait bouillir ensuite" pour en retirer la substance dont se compose le "pémikan" montagnais. Suivant cette explication, *Batiscan* eût désigné l'endroit où les sauvages se réunissaient à leur retour de la chasse, pour célébrer leurs agapes avant de se séparer.

On donne enfin un troisième sens à "*Batiscan*. Ce serait "qu'il a des joncs à l'embouchure." Nous serions d'autant plus prêts à accepter cette version, qu'il y avait une très grande quantité de joncs à l'embouchure de la rivière avant le creusement qu'on en fit pour le service des moulins.

De tout ce qui précède, il semble que nous pouvons accepter comme certaine l'opinion qui donne une origine sauvage au mot *Batiscan*, quitte à différer d'avis sur le sens étymologique de l'expression qui lui a donné naissance.

-0-0-0-

Les Pères Jésuites, déjà établis aux Trois-Rivières, s'occupaient beaucoup de la conversion des sauvages qui se rendaient là pour la traite des pelleteries. Les Iroquois faisaient la terreur de ces sauvages, particulièrement des Attikamègues qui détestaient la guerre et dont le caractère était très doux.

Cette crainte de la guerre les éloignait des Trois-Rivières, afin de ne pas être mêlés aux luttes incessantes que se faisaient les Hurons, les Algonquins et les Iroquois.

En présence de ces faits, les Pères Jésuites durent supposer que les Attikamègues habiteraient plus volontiers une mission en bas des Trois-Rivières, et de là vient probablement qu'ils se décidèrent à demander une concession sur la rivière *Batiscan*, lieu commode pour la traite des pelleteries et moins exposé aux attaques des Iroquois.

A cette époque les pères Jésuites avaient à Paris un protecteur puissant dans la personne de M. Jacques de la Ferté, de l'ordre des Augustins, abbé de Ste-Marie de Chateaudun, et chantre de la chapelle du Roi. Il était un des principaux membres de la Compagnie des Cent-Associés. Depuis les Trois-Rivières jusqu'à Ste-Anne de la Pérade, c'est lui qui a concédé presque tous les terrains qui bordent le fleuve. Ainsi le 13 mars 1639, les Jé-

suites recevaient en plein fief, avec privilège de haute, moyenne et basse justice, deux lieues de terre au fleuve sur vingt de profondeur, le long de la Batiscan.

Toutefois, malgré les sacrifices accomplis par ces bons Pères, les Attikamègues ne vinrent à Batiscan que pour le commerce des fourrures et ne consentirent pas à y fixer leurs demeures, par crainte de la guerre; la fin recherchée ne fut pas atteinte. Vingt-cinq ans plus tard seulement, la Seigneurie commença à se développer, et ce fut par l'initiative des Français. A partir de 1649, des colons hardis, bravant tous les périls, vinrent s'établir le long du fleuve pour s'y livrer à la culture.

-0-0-0-

Les terres de Batiscan se prêtent bien à l'agriculture. Il est naturel que des colons aient songé à s'y établir dès les débuts de la colonie. Comme toute la vallée du St-Laurent, la région de Batiscan est constituée par des terrains sédimentaires formés au cours des âges géologiques.

Il fut certainement une époque où le fleuve couvrait le territoire de Batiscan jusqu'au pied des coteaux; la présence de coquillages marins que l'on a longtemps trouvés près des coteaux en est la preuve. Plus tard, les herbes marines et les débris forestiers formèrent, en se décomposant, un humus qui augmentait chaque jour; les eaux du fleuve, en se retirant, sous l'influence de causes diverses, avaient peu à peu, mis à découvert toute cette jolie vallée.

Nous pouvons nous assurer de ce travail primitif par les creusages exécutés en plusieurs endroits. Après avoir tranché environ quatre pieds d'humus, on trouve une couche de sable lavé dont la profondeur est indéterminée. Ce lit de sable aurait été primitivement le fond du fleuve.

Le sol de Batiscan est donc une couche d'alluvion à l'exception, toutefois, des bords de la rivière qui sont plutôt de sable argileux.

La formation des coteaux a été étudiée par les géologues; la constitution du sol et la nature des terrains avoisinants étant bien observées, on en put tirer d'intéressantes conclusions.

-0-0-0-

Durant les derniers siècles, la nature canadienne a pu subir certaines altérations, surtout au cours des perturbations qui ont marqué l'année terrible de 1663.

Dans la relation qu'il fit du tremble-terre de 1663, le Père François Raguenaud note avec insistance que le territoire de Batiscan a été particulièrement secoué au cours de longs mois d'agitation terrestre qui ont tenu le pays entier dans l'angoisse, du 5 février au 9 septembre 1663.

Nous donnons ici une traduction libre du texte latin consacré par le narrateur à la rivière Batiscan.

“Aux environs de la rivière Batiscan, des phénomènes terribles ont bouleversé le ciel et la terre. Des explosions violentes comme des coups de canon secouaient le sol et les roulements sinistres du tonnerre se mêlaient aux chocs sourds de centaines d'arbres déracinés, précipités les uns sur les autres dans un chaos sans nom. Les témoins de ce spectacle, ou ceux qui entendaient à distance ce tumulte inusité, sentaient leurs cheveux se dresser d'effroi. Des précipices et des abîmes s'ouvraient sous les pas, engouffrant des arbres et des montagnes qui y disparaissaient comme dans un gouffre sans fond. Un Français qui s'était cabané parmi les indiens faillit se noyer dans son foyer même, lorsque les eaux souterraines, libérées par ces bouleversements, envahirent sa demeure. Sans le secours d'un témoin qui le tira de sa fâcheuse position il aurait certainement péri.”

Il est clair qu'un tel chaos des éléments a modifié de façon notable la disposition du sol. Seul un géologue averti pourrait nous dire à quels endroits et de quelle façon ces changements ont pu se produire.

III

Les débuts de l'organisation paroissiale.

Construction et site de la 1^{ère} église.

La paroisse de Batiscan, dont le titulaire est St-François-Xavier, date des débuts de la colonie.

La première fois qu'il est fait mention de ce lieu comme groupement de colons, c'est à l'occasion de la visite pastorale de Mgr de Laval, qui vint conférer le sacrement de Confirmation à Batiscan, le 25 mai 1669. L'abbé Germain Morin, missionnaire de la côte nord, en bas des Trois-Rivières, se rendit ici pour y préparer les habitants, français et sauvages, à recevoir ce grand sacrement.

Mgr de Laval, trouvant l'endroit convenable pour y fonder une paroisse, recommanda à l'abbé Morin de voir à son organisation aussitôt que possible. C'est pourquoi, dès l'année suivante, le 26 juin 1670, l'abbé Morin convoqua au prône de la messe, une assemblée de colons pour procéder à l'élection des premiers marguilliers. Le rapport de cette assemblée se lit ainsi:

*"Le vingt-sixième jour du mois de juin 1670, les paroissiens
"et principaux habitants ayant été convoqués au prône pour pro-
"céder à l'élection des marguilliers, pour donner commence-
"ment à l'Eglise du dit Batiscan. Pour cet effet, se trouvèrent,
"à l'issue de la messe paroissiale, célébrée au dit lieu par Messire
"Germain Morin, prêtre-missionnaire, y exerçant les fonctions
"curiales au logis du Sieur Nicolas Rivard de la Vigne, lieutenant
"de la Milice au dit Batiscan, Mon dit Sieur Curé avec le Sr de
"la Vigne susnommés, en outre les Srs Crevier de Bellerive, le
"Marchand, la Garde, Le May, Trottier et autres, au nombre
"d'environ vingt des principaux habitants. On a enfin eslu et
"choisi à la pluralité des voix et par suffrage secret, les Srs Rivard*

“de la Vigne et Crevier de Bellerive pour être les deux marguilliers successivement l'un à l'autre en exercer la dite charge en la dite paroisse.

“Fait et arrêté en ladite assemblée, les jour et au lieu susdits.”

G. Morin, prêtre-missionnaire.

Le document ci-dessus établit la date précise de la première organisation paroissiale, 26 juin 1670.

Le missionnaire (G. Morin), avec les marguilliers, s'occupa immédiatement d'organiser la paroisse. Jusqu'alors, la messe se célébrait dans une maison privée, comme en fait foi l'acte d'élection déjà mentionné. Il est pourtant indéniable qu'avant 1669, bien des fois, on avait fait l'office religieux à Batiscan. Mgr de Laval, en se rendant ici en mai 1669, y trouva un groupe de confirmants tout préparés. Le missionnaire avait donc nécessairement visité ce lieu pour répondre au besoin du ministère avant cette première visite pastorale ; il devait y avoir dit la messe.

Nous ne pouvons préciser la date de construction de la première église. Dans un acte passé devant M. Jean Cusson, notaire royal au Cap de la Madeleine, en date du 3 juin 1674, il est fait mention d'une église à Batiscan. Cet acte comporte la donation “à perpétuité à noble homme Messire Germain Morin, prêtre, faisant fonction de curé en la paroisse de Batiscan, d'un emplacement où est à présent sise et située l'église paroissiale du dit lieu de Batiscan, de la consistance de 180 pieds de long, y compris la place où est bâtie la dite église...”

Cette donation de terrain est faite par le Père Louis Nicolas, agissant au nom du Père Claude Dablon, supérieur de toutes les missions des Jésuites au Canada. Les termes du document sont formels. Il est donc évident que Batiscan possédait une église paroissiale avant l'année 1674. Elle avait dû être construite entre les années 1670 et 1674.

Au premier volume des mandements des Evêques de Québec (p. 122), nous lisons : «Batiscan, 1683. Batiscan est distant de Québec de 21 lieues, le long du grand fleuve, du côté nord, il y a deux lieues d'étendue, il y a 51 familles et 273 âmes, il y a une chapelle de bois de 45 pds de long sur 22 de large, sans presbytère

auquel on va travailler incessamment ; la dite église est dédiée à St-François-Xavier. Mr Vachon, prêtre natif du pays, âgé de 26 ans, dessert Batiscan, Ste-Anne et les Grondines.»

-o-o-o-

Où était située la première église ?

Le notaire J.-E. Marchand, de Champlain, qui fit de patientes recherches à ce sujet, nous fournit de précieuses indications. Le lecteur sera heureux de lire cet intéressant travail sur le site de la première église. Voici ce qu'il m'écrivait, le 23 avril 1926:

“Je n'ai jamais vu d'écrit qui le constate, mais nous avons la tradition de nos ancêtres, et une preuve matérielle est restée bien longtemps et peut-être en reste-t-il encore quelques vestiges.

“Le chenal qui forme l'île S.-Eloi débouchait dans le fleuve, environ 2 arpents plus au sud que l'ancienne église qui a brûlé; maintenant ce chenal est à peu près rempli, surtout dans cette partie-là, mais il y a 125 ans, il était encore profond, car les bâtiments à voiles y passaient facilement. Une de mes tantes, née en 1797, en a vu elle-même dans sa jeunesse.

“Quand j'étais petit garçon, vers 1857, mon père nous emmenait sur le bord du petit chenal, qui, dans le temps, était déjà bien rempli, dans un bel endroit ombragé, sur un plateau où il y avait encore beaucoup de petites pierres, et mon père nous disait : “On ne s'imaginerait pas qu'il y a eu une église ici; eh bien ! la première église bâtie à Batiscan l'a été ici.” Plus tard, mon père me disait qu'au temps de sa jeunesse, on voyait encore le contour des fondations de l'église.

“Les contemporains ne peuvent croire qu'une église ait été bâtie dans un endroit, où, dans les grandes “diques”, il est venu de 20 à 25 pieds d'eau. Ils ignorent qu'avant le creusement du fleuve et le défrichement des terres, il n'y avait jamais eu de “diques” ; le printemps, l'eau s'élevait un peu plus, mais jamais pour nuire et causer des dommages.”

IV

Construction de la deuxième église et du presbytère.

Une troisième église en 1866.

Le vieux presbytère.

Nous avons remarqué que le mandement de l'évêque de Québec, en 1683, contient des notes particulières sur Batiscan ; après avoir donné le chiffre de la population, et les dimensions de la première église, il ajoute "sans presbytère auquel on va travailler incessamment."

Le presbytère fut donc construit, et l'église en bois répondit aux besoins du culte jusqu'après 1700.

Le 23 avril 1926, le notaire J.-E. Marchand, de Champlain, m'écrivait ce qui suit :

A Batiscan, la première église en pierre qui a brûlé avait été construite à peu près en même temps que la nôtre, un peu après dix-sept cent (1700).

"Je vous envoie la copie ci-après d'un reçu donné par Alexis Marchand qui est le deuxième de nos ancêtres fixés au pays, et qui était marguillier lors de la construction de votre première église en pierre. J'ai trouvé ce reçu dans nos papiers de famille : je conserve l'orthographe."

« Je soussigné confesse d'avoir reçu de Mr Marchand Marguillier en charge de la fabrique de Batiscan pour les bâtissure de la dite église dont je le tient quite généralement de tout les ouvrage que je fette à la fabrique de batiscan .fet à batisquan le 30e juillet 1708 Jean du bois».

A la suite, un certificat de capacité en faveur de l'ouvrier:

« Nous, margillie encharge de la fabrique de batiscan nous somme trouvé contan de louverage quil nous a fette de la fabrique de batiscan. fet le 30e juillet 1708."

Alexis Marchant

Ce savoureux document paraît bien établir qu'en 1708 l'église venait d'être bâtie, ou était en voie de construction, et assez avancée, puisque le 30 juillet 1708, M. Alexis Marchand donne un témoignage de satisfaction au sieur "Jean du bois" pour la façon dont il s'est acquitté de la "batissure" de l'église.

Un second acte, en date de septembre 1714, concède un terrain sur lequel sont déjà "église, presbytère, cimetière et jardins du curé." S'agit-il de l'église de 1708 ? Probablement.

Cet acte de concession fut passé devant Daniel Normandin, notaire Royal, résidant à Champlain. Le dit acte donne les mesures exactes du terrain choisi et continue en disant : "sur lesquels terrains et emplacements, sont bâtis, église, presbytère, cimetière et jardin du Sr Curé il y a plusieurs années." Le curé présent au contrat était le Rév. Gervais Lefebvre.

L'acte ajoute : "la présente donation faite sans aucune redevance, seulement que les dits donateurs au dit nom jouiront de tous les droits honneurs et prérogatives dans l'église de la dite paroisse dus en pareil cas; que les dits Sieurs Curé et Marguilliers s'engagent, eux et leurs successeurs, le dit Sr Curé de dire tous les ans à perpétuité dans la dite paroisse, une messe basse dans l'octave de St-Ignace et les dits marguilliers d'en faire dire tous les ans une autre messe basse dans l'octave de St-François-Xavier. Les dites deux messes pour les dits donateurs et leurs missions sauvages dans ce pays."

Le document est signé par le Père Raffeix, S.J., Gervais Lefebvre, prêtre curé, Sr François Trottier, Sr Bellecour, Sr Leveau, Sr Langy, D. Normandin, Notaire Royal. Le tout approuvé par le P. Joseph Germain, recteur du Collège de Québec, supérieur des missions de la dite Compagnie de Jésus en ce pays de la Nouvelle-France. (30 septembre 1714)

-o-o-o-

On conserve encore, en 1933, les articles suivants qui étaient en usage dans la première église en pierre :

1o Le Maître autel, occupant la chapelle de la sacristie de l'église actuelle. Cette pièce, au dire des experts, est d'un grand mérite artistique.

20 *Le grand tableau de saint François-Xavier, conservé au presbytère.*

30 *Deux grandes statues en bois, l'une de saint Joseph et l'autre de la sainte Vierge.*

40 *Un tableau de la Ste-Vierge également conservé au presbytère, fut acheté en même temps que celui de saint François-Xavier. Ce dernier couronnait le maître-autel dans le sanctuaire, et l'autre figurait au-dessus d'un autel érigé dans le transept de l'église.*

50 *Un chandelier pascal encore en usage.*

60 *Un calice et un ciboire en argent, un encensoir, une navette, un bénitier, une croix de procession aussi en argent, servaient dans la première église en pierre.*

70 *Une cloche de moyenne grosseur qui servit dès le commencement de la paroisse et jusqu'à l'acquisition des trois cloches de l'église d'aujourd'hui. Cette cloche, après une trentaine d'années de silence, fut installée dans le clocher du couvent actuel, bâti au village en 1922, à la place de l'ancienne école.*

C'est une relique précieuse qui a présidé aux activités paroissiales de Batiscan pendant un grand nombre d'années. Elle convoque aujourd'hui notre jeunesse à l'étude, en annonçant l'heure des classes ; elle participe encore à la vie religieuse de la paroisse lorsqu'elle annonce la célébration du S. Sacrifice de la messe, dans la chapelle du couvent dirigé par les Rvdes Srs Filles de Jésus. Les paroissiens demandent scuevent que la bonne vieille cloche s'unisse à celles de l'église, à l'occasion du baptême de leurs enfants.

0-0-0-0

La vie religieuse et paroissiale de Batiscan s'est écoulée dans la susdite église de pierre, depuis sa construction jusqu'en 1866.

Vers 1860, la population ayant augmenté considérablement, l'église devint trop petite et les fidèles souffraient beaucoup de l'encombrement, les dimanches et les jours de fête.

C'est alors qu'on projeta d'agrandir l'église ou de construire à neuf. Les opinions se partagèrent : les uns voulaient réparer et agrandir, d'autres préféraient une reconstruction complète sur le même site; enfin un troisième parti considérait un changement de site comme nécessaire.

Les opinions opposées à la conservation du vieux site se basaient sur le danger des inondations. Nous avons vu précédemment, qu'avant le défrichement des terres, le fleuve n'inondait jamais pour nuire, mais plus tard, l'éloignement de la forêt, surtout le long des cours d'eau, rendit la fonte des neiges beaucoup plus rapide, et la crue des eaux du printemps augmentait d'une façon alarmante. Comme l'église était bâtie sur le bord du fleuve, dans un endroit plus exposé qu'ailleurs; il devenait évident que le site n'était plus favorable.

La population du côté nord de la rivière Batiscan d'autre part demandait un rapprochement : c'était trop loin et l'on éprouvait trop de peine à traverser la rivière sur un pont en bois, vieilli et près de s'écrouler. Des requêtes contraires, présentées aux autorités, rendirent nécessaire un examen minutieux de tout le territoire de la paroisse, en tenant compte des divers groupements de la population.

Sa Grandeur Mgr Thomas Cooke, alors évêque des Trois-Rivières, ordonna de mesurer l'étendue de la paroisse, particulièrement sur le chemin principal. Ce mesurage fut officiellement fait par l'arpenteur A. Bochet, et l'on trouva deux lieues, douze arpents moins 23 pieds, depuis la ligne de séparation de Champlain et celle de Ste-Anne-de-la-Pérade.

Après avoir tout considéré selon les besoins de la population, il fut décidé de placer la nouvelle église le plus près possible du centre de la paroisse.

Après les procédures régulières, le terrain fut acheté à environ deux arpents de ce point absolument central. Mgr La Flèche, alors Grand-Vicaire de Mgr Cooke, fut délégué pour fixer définitivement le site de la nouvelle église par la plantation d'une croix; ce qui eut lieu le 15 octobre 1863.

Le curé d'alors, l'abbé Wenceslas Fréchette, rencontra beaucoup de difficultés en s'efforçant de concilier les divergences de vues au sujet de la construction de l'église et du presbytère.

Pour en finir, et donner satisfaction au plus grand nombre, il offrit aux paroissiens de bâtir le presbytère à ses frais, si la paroisse voulait se charger de la construction de l'église, à condition cependant, qu'on lui concédât la propriété du vieil établissement, église, presbytère et terrain, pour en disposer comme bon lui semblerait. Cette généreuse proposition fut acceptée, et l'église ainsi que le presbytère que nous voyons aujourd'hui, furent alors construits. La susdite cession de l'ancien établissement à M. le curé Wenceslas Fréchette fut faite par contrat en l'année 1864.

De ce moment, les travaux marchèrent sans interruption, et l'église put être livrée au culte en 1866.

M. le curé Fréchette, qui avait fait construire le presbytère à ses dépens, tel que convenu, voulut se dédommager en utilisant les anciens édifices devenus sa propriété. Peu de temps après, un incendie vint détruire la vieille église qui disparut pour toujours. Le clocher avait été donné à la mission de S.-Sophie de Lévard, pour couronner sa première chapelle.

Malgré les recherches faites en différents temps, nous n'avons pu trouver la photographie de cette église disparue. Au dire des anciens qui l'ont vue, elle était une reproduction à peu près exacte de celle du Cap de la Madeleine, avant la construction de l'annexe ajoutée au sanctuaire que nous vénérons aujourd'hui.

Le vieux presbytère fut conservé et existe encore. Il est en pierre solide avec tous les caractères des constructions du genre, à cette époque. Cédé d'abord par la Fabrique à M. le curé Fréchette, il fut vendu par ce dernier à des particuliers après l'incendie de l'église. Il est aujourd'hui la propriété de M. Albert-R. Décary, Ingénieur, Surintendant des travaux publics de Québec, qui l'a acquis de M. L. Deveaux. M. Décary conserve et entretient avec un soin minutieux cette précieuse relique paroissiale, devenue "Le vieux manoir-presbytère de Batiscan."

MM. Ramsay Traquair et Gordon Neilson, de l'Ecole d'Architecture de l'Université McGill, ont fait récemment une étude détaillée de cet édifice. Ils en ont donné les résultats dans un fascicule abondamment illustré.

"The Old Presbytery at Batiscan," tel est le titre de cet album de luxe que les auteurs ont adressé en hommage au curé Trudel, et qui sera conservé précieusement dans nos archives. C'est une étude d'une grande valeur, du double point de vue architecture et histoire.

Voici quelques détails nouveaux consignés en cet album : La construction du dit presbytère remonterait à 1696. La preuve en est tirée des archives de l'Evêché des Trois-Rivières, cartable de St-Frs-X. de Batiscan, pièce no 3, où il est écrit: "Vu la request à nous présentée par Sr François Richard Prestre Missionnaire de Batiscan soutenant que le Sr foucault cy devant curé de lad Paroisse de Batiscan auroit faire construire en 1696 un Presbytère de pierre aud lieu à ses frais et dépens sans que les habitants y ayentourny un sol de leur argent. Lequel Presbytère aujourd'huy menaceroit ruine...—" etc.

L'intendant Hocquart ordonne (1743) de faire les réparations nécessaires, après avoir remplacé le commissaire Pierre Gouin par S. Duclos de Carignant.

Le travail cette fois fut exécuté.

D'autres réparations sont faites vers 1781, puis 1835. Le rapport de la visite de Mgr l'évêque de Québec en fait foi.

Durant de nombreuses années, il n'y eut qu'un curé pour desservir Champlain et Batiscan. Les parciens de Batiscan trouvant cela malcommode, demandèrent un prêtre résident en 1834.

Pour MM. Traquair et Neilson, il n'est pas douteux que les mur et les poutres (beams) de la présente maison sont de 1696, bien que l'édifice ait été restauré, mais non rebâti, en 1734, puis en 1835, et enfin, en 1926, par M. Albert Décary. Celui-ci a prouvé, en l'exécution de ses travaux, son amour pour le vieil établissement et son respect des traditions.

L'étude des deux distingués professeurs de l'Université McGill se termine par ce témoignage que nous nous faisons un devoir d'enregistrer textuellement : "The old presbytery at Batiscan is one of the most perfect and most interesting of our small houses and it is fortunate in having fallen into such good hands". Le vieux presbytère de Batiscan, est l'une des plus parfaites et des plus intéressantes maisons du genre ; c'est heureux qu'elle soit tombée en d'aussi bonnes mains.

N.B. G.A. Neilson était de passage ici, l'été dernier. Il considère comme un chef d'oeuvre notre autel de la sacristie, fait à la main par Levasseur, en 1741.

V

Rôle de l'Église canadienne. Les évêques veillaient.

Les recherches qui s'imposent à quiconque entreprend d'écrire, ne fut-ce que la simple monographie d'une vieille paroisse canadienne, introduisent le profane dans un domaine vraiment révélateur.

Ce n'est pas seulement une localité, c'est la colonie entière de jadis qui lui apparaît dans une lumière que les études antérieures ne lui avaient pas révélée, dans un réalisme qui ne manque pas d'émuouvoir.

On saisit mieux alors l'âpreté de la lutte que nos pères dans la Foi et selon la nature, ont dû soutenir pour réaliser ce que Barrès appelle avec tant d'à-propos "le miracle Canadien" ! Lutte du pionnier contre les éléments et contre l'Iroquois avide de sang ; luttés des missionnaires, explorateurs et colons, contre les espaces, la nostalgie, la pauvreté, les dégoûts inévitables ; puis, luttés du soldat contre les forces alliées du sauvage et de l'envahisseur, humilié des défaites subies aux mains des armées françaises en Europe, et résolu de prendre sa revanche, d'exercer en cette terre isolée d'Amérique, d'éclatantes représailles ! Luttés enfin de ceux qui, après la Capitulation, ne voulurent pas mourir, jurèrent de rester français quand même, catholiques toujours !... puis, essaimèrent dans la vallée du Saint-Laurent, pour y demander à la terre leur pain quotidien. Ils se cramponnèrent au sol comme l'érable, qui allait devenir leur emblème national, se cramponne aux flancs de nos montagnes.

Mais tandis que l'infatigable habitant, au bras nerveux, au visage basané par le soleil chaud, ou rougi par le froid aigu, abattait les arbres, arrachait les souches, et confiait au sol la bonne semence, priant Dieu d'en faire sortir la moisson, il fallait pourtant que dans les sphères plus élevées, autour du vieux rocher québécois, où régnait maintenant une oligarchie moins que sympathique aux "vaincus", que quelqu'un veillât pour empêcher les nouveaux maîtres de nous faire trop de mal !

Il fallait que quelqu'un de puissant, "fort comme le lion, doux comme le miel", éclairé de la grâce d'En-Haut, dédaigneux de toutes les vaines gloires d'ici-bas, se posât, avec une calme dignité en face de la Puissance terrestre pour lui dire franchement : "Vous êtes venue jusqu'ici, vous n'irez pas plus loin ! Vous avez pris nos villes, nos forteresses, notre drapeau : le sort des armes vous a favorisée, mais notre Foi, notre langue, nos institutions, notre peuple, nous les gardons !

Et tout cela fut gardé, grâce à de grands patriotes laïques sans doute, mais avant tout et pardessus tout, grâce à l'Eglise canadienne ; l'Eglise-mère d'abord, établie à Québec comme un phare que rien ne pouvait éteindre, et qui, par ces temps sombres projetait sur le pays sa lumière de tous les jours. De cette Eglise venaient à la fois l'information nécessaire, la consigne marquée au coin d'une profonde sagesse, le secours matériel et le pain de l'âme.

Telle fut la tâche plus particulière, plus difficile, de l'Eglise, au lendemain de la Cession, mais son action de vigilance, son rôle de conseillère, de consolatrice, datent de toutes les périodes de notre histoire. Elle se tient aujourd'hui aux côtés de l'ouvrier, comme jadis aux côtés du colon et du combattant. Car l'Eglise ne vieillit pas.

Il importe de savoir gré à Taine d'avoir proclamé une importante vérité historique lorsqu'il disait : "La première assise de la France a été posée par l'homme d'Eglise ; cet homme c'est l'évêque dont la puissance mystérieuse arrête le barbare, sauvegarde la terre, le village, la cité..."

Au Canada-Français, les évêques issus du même sang, héritiers des mêmes traditions, guidés par le même idéal irradié de la Croix, ont soutenu les mêmes combats, en des conditions peut-être plus défavorables encore ; ils se sont heurtés certainement à des forces plus brutales. Mais leur courage grandit en proportion de l'âpreté, de la durée de la lutte, ainsi que des souffrances endurées. Dieu les récompensa en permettant que le barbare ne fut pas seulement arrêté, mais converti, que la terre ne fût pas seulement sauvegardée, mais transformée en un royaume qui, donné au Christ, est resté au Christ.

L'Eglise a veillé sur notre berceau fait de ronces et d'épines. Par ses missionnaires ou curés, elle s'est mêlée aux colons, et

s'est réellement faite toute à tous, épousant leurs travaux, leurs privations, leurs vicissitudes, leurs peines comme leurs joies. Ah ! qui donc aurait pu retenir à leurs charrues ces pauvres habitants tracassés de toutes manières, si l'humble clocher du village ne se fût dressé là pour leur dire chaque matin : "Soyez confiants, ici réside Celui en qui vous pouvez tout. Il bénit et protège vos personnes, vos enfants, vos cultures, vos biens de toute espèce. Ayez confiance, Il a vaincu le monde !"

Les colonies françaises d'Amérique ne périrent point parce que les évêques et leurs clergés s'en occupèrent, en tout temps, en tous lieux.

Ils s'occupaient de Batiscan dès 1681, alors que Mgr de Laval se rendait péniblement de Québec en cette modeste localité, pour bénir les hommes et les choses, et raviver les espérances.

En 1749, c'est Mgr de Pontbriand qui y fait solennellement sa visite pastorale. Il s'enquiert de tout, dans les plus minimes détails, et formule en son rapport officiel, qui se trouve encore là dans nos archives, dix recommandations pratiques afin de remédier à autant d'abus et de négligences. Tel est son esprit d'ordre et son respect profond pour les choses sacrées, qu'il va jusqu'à défendre "d'attacher désormais les chevaux aux pieux du cimetière" et il prescrit "de remplir le creux qui est vis à vis la porte de l'église".

L'année précédente, en préparation sans doute, de sa tournée pastorale, le digne prélat avait délégué à Batiscan l'official du Chapitre Métropolitain et deux autres prêtres pour "examiner les comptes de la Fabrique et soutenir avec charité ceux qui voudront les consulter, ou les informer des abus qui auraient pu s'y glisser".

Les évêques veillaient, exhortaient, réprimandaient.

Zélés et clairvoyants, ils savaient tout de même tempérer les rigueurs des lois ou de la discipline ecclésiastique pour satisfaire aux légitimes besoins d'une population en souffrance. C'est ainsi qu'en 1744, Mgr de Pontbriand, publie un mandement où il rappelle l'obligation de sanctifier le Jour du Seigneur, et par lequel se trouve reportée aux dimanches suivants la solennité de plusieurs Fêtes d'obligation, chômées sur semaine jus-

qu'à cette date ; et cela, dans le but de permettre aux cultivateurs et ouvriers de mieux profiter, pour l'expédition de leurs travaux, des jours trop brefs de la belle saison.

L'année suivante (1745), dans un autre mandement mémorable où l'âme du prélat se révèle en proie aux plus vives angoisses, il demande des prières publiques, des actes d'énergique pénitence pour obtenir du Ciel la cessation des misères qui affligent le pays. Il semble qu'on passait alors par une crise économique en regard de laquelle celle que nous subissons présentement se trouve relativement légère.

Faisons-nous donc, Canadiens-Français, un religieux devoir de le reconnaître, d'y penser plus souvent, et d'en instruire les jeunes générations : si nous avons survécu en nos âmes, faites à l'image de Dieu et pour aller à Dieu, c'est que, par toutes les fibres de notre entité nationale, nous sommes restés indéfectiblement attachés au roc de Pierre, la Sainte Eglise ; si nous sommes parvenus à survivre en notre parler, nos traditions, nos paroisses, c'est principalement dû à ce que la même Eglise, au Canada, a toujours su comprendre tous les besoins de ses ouailles, déployant un sens éminemment pratique des hommes et des choses ; c'est que, Messagère de l'Évangile en son intégrité, cette Eglise prêcha la doctrine qui nourrit la Foi, sans négliger le "Misereor super turbam" qui relève les courages.

L'Eglise est la Mère de tous les fidèles. Celle du Canada l'a été doublement pour nous. A nous d'en remercier la divine Providence, de ne jamais la payer d'ingratitude.

"Non fecit taliter omni nationi." Ce n'est pas à tous les peuples que Dieu prodigue un pareil amour !

VI

Echos du vieux temps. — Miettes d'histoire.

Ces notes menues, tirées de nos archives, révèlent certains aspects de la vie de nos pères. Elles aident à mieux comprendre ce que fut la vie paroissiale chez les nôtres, au 18^e siècle surtout.

Certaines citations feront sourire. Nous les donnons pour reposer le lecteur, et nullement dans l'intention de discrediter nos valeureux ancêtres, qui étaient, règle générale, plus aptes à manier la hache et la charrue que la plume d'oie. Les marguilliers du temps ne pouvaient pas faire tenir les comptes de la Fabrique par les curés, parce que ceux-ci n'avaient pas encore "feu et lieu" à Batiscan.

Tels quels, ces faits divers et chiffres fournissent de précieux renseignements que l'on ne pourrait facilement puiser à d'autres sources.

-0-0-0-

NOTRE POPULATION EN 1691 ET 1791 : — D'après le recensement fait en 1691, Batiscan compte 349 âmes, comparativement à 121 pour Ste-Anne, et 295 à Champlain. Mais nos bons voisins ne tardèrent pas à se reprendre. Cent ans plus tard, Batiscan est resté presque au même point, avec 374 âmes, tandis que Champlain est monté de 295 à 358, et Ste-Anne bat le record en présentant une population de 991 âmes.

-0-0-0-

DEUX STATUES : — Une de la T. Sainte Vierge, l'autre du bon saint Joseph, grandeur naturelle et... plus ; apparemment taillées d'une pièce dans du pin qui ne dut pas venir de la Colombie, mais n'en fut pas moins durable puisqu'il est parfaitement conservé. Elles décoraient l'ancienne église ; elles sont aujourd'hui dans le presbytère (1933). D'où viennent-elles, combien furent-elles payées ? Le livre des comptes de la Fabrique pour 1708 nous répond : "Reçu des héritiers du Sieur DesRuisseaux cent livres que feu leur père avait légué par son testament à l'Eglise pour être employées à faire faire deux statues".

ON CHANTAIT AU LUTRIN : — Pour l'information des jeunes, définissons le lutrin, illustré par Boileau : "Un pupitre élevé dans le chœur de l'église pour porter les livres qui servent aux offices religieux." Le préposé au lutrin était d'un grand secours aux prêtres ou clercs peu familiers avec le chant. Il se tenait aux côtés du célébrant, et lorsque venait pour ce dernier le moment "critique" d'entonner quelque chose, notre homme se levait, saluait, et de sa voix doctorale, égrenait l'antienne. Heureux temps, où l'on pouvait compter sur une aussi précieuse collaboration !

Le registre de 1708, à Batiscan toujours, atteste que la Fabrique fait remise à la succession de feu la Glanderie de la somme de 14 livres sur ses funérailles, en "reconnaissance du service qu'il a rendu en "chantant au lutrin" pendant plusieurs années."

-0-0-0-

LE ROY ACHETE DU BLE CANADIEN : — Eh ! oui ! Le commerce interimpérial n'est pas chose d'hier ! Dans nos livres de 1707, il est, en effet, dit que "les 53 minots de bled, trouvés dans le grenier de l'Église, ont été vendus au Roy, à 55 sols du minot".

Heureux les curés ruraux de 1933 qui auraient un tel débouché !

Notez que "blé" s'écrivait alors avec un "d" final, tandis que le mot "église", même lorsqu'il désigne simplement un temple, prenait un "E" majuscule. Mentionnons également que la livre, principale unité monétaire du temps, avait à peu près la valeur du "fran", soit une vingtaine de sous ou sols. La dénomination "fran" se rencontre parfois.

-0-0-0-

REDDITIONS DES COMPTES DE LA FABRIQUE : — La comptabilité se fait d'abord sur des feuilles volantes. Inutile de chercher ces comptes, M. de Cotret ! Mais bientôt intervient l'archidiacre de Québec. Il prescrit des livres spéciaux avec instructions au sujet de leur mode d'emploi.

La lecture de ces vieux bouquins nous apprend, par exemple, la valeur commerciale des céréales, à cette époque, le salaire réservé au bedeau, le tarif du casuel, ce qu'on a payé pour de précieux articles du culte, conservés jusqu'à nos jours, etc. etc... On trouve à travers ces pages, des laconismes amusants. C'est,

par exemple, "Pour l'enterrement du royé, de la négresse", tant !
Ailleurs, c'est la tournure de phrase qui vous ravit. Puis, l'orthographe... jamais de majuscules en commençant des noms propres, excepté pour le Roy et quelques grands personnages. Mais, prenons un spécimen ; il s'agit des comptes de 1709.

La valeur monétaire de la livre est d'environ 20 sous.

Recepte

<i>ITEM des étrennes faites en argent dans la quête du premier de l'an</i>	12 livres
<i>ITEM des enterrements de louise Cachet, michel rivard et de la petite marchand</i>	18 "
<i>ITEM de septante cinq minots de bled qui ont été trouvés dans le grenier de l'Eglise et vendus à 3 livres 10 sols le minot</i>	263 "
<i>ITEM de deux personnes. Recut cent sols en argent qu'ils devaient depuis longtemps à l'Eglise</i>	6 "

Despense

<i>Payé aux Récollets pour deux pains depuis le mois de juillet</i>	4 "
<i>Payé aux Soeurs et à Jeanne Frigon pour avoir blanchit le linge de l'Eglise</i>	34 "
<i>Payé pour 8 aubes de soye</i>	160 "
<i>" pour 2 aubes de toille de chanvre</i>	3 "
<i>On a rendu au Sr mongrain dix sols qu'il avait payé de trop</i>	10 sols
<i>Payé aux Ursulines pour 6 pots de fleur et autant de bouquets</i>	31 livres
<i>Payé à Mr LeBloud pour faire venir un tableau de St-François</i>	100 "
<i>(Ceci doit être le grand tableau qui est encore au presbytère)</i>	
<i>Payé à "Jean Lafond pour son année de bedeau" et pour l'enterrement de la bonne femme Fafard</i>	12 "

Ailleurs, c'est telle somme pour l'enterrement du bonhomme Rivard !

Ces expressions "bon homme", "bonne femme", qui sont presque des insolences aujourd'hui, faisaient alors partie du vocabulaire poli !

Au chapitre de la Recepte figuraient encore, et cela invariablement :

Les Constituts
Les Offrandes de cierges
La "quête de la tasse"

Une "Quête de l'Enfant-Jésus," faite en 1776, rapporte : 7½ m. de bled, 78 livres de lard, 11 livres de filasse, en argent, 5 L., et un pain vendu 5 sols.

-0-0-0-

ECONOMIE : — Un "record d'économie paraît avoir été atteint en 1779, alors que le total de la dépense se chiffre à 178 L. Parmi les "échats" de l'année se trouvent : un poêle de taul, 12 L., une feuille de serblanc, 1 L., 1 minot de charbon, 60 sols; 25 clous et épingles !!!

Deux années plus tôt, on y était allé plus largement, un peu trop peut-être. On avait acheté :

1 encensoir d'argent	400 livres
1 pair de burettes et assiette d'argent	168 "
1 ciboire d'argent	126 "
1 "paix"	54 "

Le tout, sous le terme d'office de Jean Cailla. Mais ce marguillier avait certes acheté de la bonne marchandise, puis qu'après 156 ans, ces précieux articles, à l'exception de la "paix", sont encore indemnes et brillent de leur premier éclat aux grandes solennités liturgiques. La "paix", ou "instrument de paix", servait à l'Evêque pour le baiser de paix durant la messe. C'était d'ordinaire une plaque d'argent de 3 ou 4 pouces de hauteur portant l'effigie de Jésus en Croix.

UN LEGS PIEUX : — Les testaments constituent une autre mine où puisent chroniqueurs et psychologues. Ils reflètent le fond du cœur, les meilleurs sentiments de l'homme ordinairement, aux heures les plus graves de son existence. Le testament de Frs Guérinet, passé en 1711, nous paraît un modèle. En voici un extrait : "Pardevant Estienne Jacob, notaire à Beaupré, comté de St-Laurent et témoins après nommés, ledit françois guérinet habitant de la paroisse de St François de xavier... lequel sain de corps et d'esprit, et comme tel vasquant à ces affaires, ainsy qu'il est aparu au dit nottaire soussigné pour être venu le trouver pour faire passer ce qui en suit et considérant en luy mesme la brièveté de cette vie et d'ailleurs se voyant beaucoup avancé en aage — reconnaissant aussi qui n'y a Rien de plus Juste et Raisonnable que de Rendre adieu les biens et facultés quil a plii à la divine majesté luy donner en ce monde et quil ne le peut mieux faire, quen en employer une partye pour faire prier dieu pour le Repos des âmes — de luy, sa femme leur père et mère ayeuls et ayeules et auttres parents, et amis trépassées et pour certaines causes et considérations particulières motifs quil n'entend desclarer à personne..."

Le dit Guerinet créait une fondation en vertu de laquelle il s'assurait à perpétuité la célébration de trois messes annuelles.

N.B. : — Mais s'il y a un purgatoire pour ceux qui pêchent contre l'orthographe, ce bon "nottaire" Jacob doit y être encore !

-0-0-0-

GREVE DES MARGUILLIERS : — En juillet 1731 paraît une supplique peu banale, adressée à Gilles Hocquart, Conseiller du Roy, Intendant de Justice et Police, etc. L'objet de la requête est de faire entrer dans la voie du devoir des marguilliers récalcitrants. C'étaient Joseph Saint-Marc dit Guillet, Jean Chateaufort, Baptiste Marcquand, Jean Moreau, Maisonville et Nicolas L'Escuyer. Ils avaient été dûment élus mais "s'étaient fait exempter en promettant publiquement de payer chacun dans le cours de l'année une pistole au sr françois Duclos dit Carignan, marguillier en charge. L'année suivante, Antoine Trottier, élu à son tour, "refuse d'accepter la charge, sans se soumettre à payer les dix livres accoutumées à la Fabrique, comme les autres dénommés".

M. Hocquart, par une ordonnance, met fin à tous ces abus. Il décrète que "le dit Antoine Trottier restera marguillier", que les autres payeront les dix livres promises, et que, "dans la suite, aucun habitant du lieu qui aura été eslu Marguillier ne pourra ni refuser la dite charge ni prétendre s'en exempter quelque somme qu'il puisse, à cet effet, donner à la fabrique".

-0-0-0-

INTERVENTION du GOUVERNEUR de TONNANCOURT (1757)
— Le curé Dubergé fait savoir à M. de Tonnancourt, gouverneur des Trois-Rivières, qu'il ne peut obtenir la reddition des comptes de la Fabrique. M. de Tonnancourt ne tarde pas à intervenir. Le marguillier en défaut reçoit un ordre sévère et s'exécute. L'ordonnance prescrit en plus "qu'à l'avenir les marguilliers rendront les comptes de la Fabrique "sous" trois mois... à peine contre les contrevenants, de dix livres d'amende applicable à la fabrique de ' baptiscand, et de plus grand peine en cas de négligence outre de la part des marguilliers".

Dans le même ordre d'idées on voit, à une autre date, que le marguillier en exercice meurt subitement, et ne laisse aucun livre ou feuille volante par où l'on pût établir l'état de ses comptes à l'égard de la Fabrique. De plus, le coffre était vide.

De ces divers incidents, une leçon pourrait se dégager. Autant vaut laisser aux clercs ce qui est plutôt du ressort des clercs, et bien fondée en sagesse est la coutume presque universellement établie aujourd'hui, de confier au curé le soin de tenir les comptes de la Fabrique.

-0-0-0-

PREMIERE VENTE DE BANCS (1759) :— Les adjudicataires sont : Ls Marchand, Pierre Rivard, Jean Cailla, Pierbecq (?), Claude Carignan, Nicolas l'Ecuyer, St-Marc, la veuve Bellecour, M. Langis, Chateau-neuf, Joseph Lafond, Pierre Mongrain, Proteau, St Cire, Pierre Goin, Latourville, Duclos, Fondeville, Guillet, Moreau, de Rive, Lahaye.

-0-0-0-

"RIVIERE-BATISCAN" :— On a raison de croire qu'il y eut dans le passé une desserte ou mission à Rivière Batiscan. Nous relevons, en effet, la note suivante, au bas d'une lettre-man-

dement publiée par Mgr de Pontbriand, le 20 nov. 1746. : "Lettre circulaire à Messieurs les curés de St-Augustin... Ste-Anne, Batiscan et "Rivière-Batiscan".

Puisque l'évêque de Québec envoyait là une pièce destinée à ses prêtres, il faut donc en déduire qu'il devait s'y en trouver un. Il faisait au moins l'office de missionnaire à Rivière-Batiscan.

Tel est bien le sentiment des anciens que nous avons consultés à ce propos. Ils tiennent de leurs grand'pères et aïeuls que le poste Rivière-Batiscan fut longtemps comme le chef-lieu du comté ; qu'on y venait de toutes directions. D'après M. Arcade Lahaye, le desservant-missionnaire fut, au cours de plusieurs années, l'abbé Loranger, du Cap-de-la-Madeleine. En hiver, les habitants de Ste-Marie, Ste-Geneviève et St-Pierre les Becquets se rendaient aussi à Rivière-Batiscan pour l'office divin.

La messe était célébrée dans la maison du Sieur L. Guillet, laquelle se trouvait entre la propriété actuelle de M. Rivard et la ferme récemment acquise par M. Arthur Desaulniers, de Ste-Anne.

-0-0-0-

CAMPEMENT SAUVAGE : — Au dire des mêmes "anciens" les sauvages auraient maintenu une sorte de réserve de ce côté-ci de la rivière jusqu'à vers 1860. On y faisait la traite des fourrures, lesquelles étaient expédiées aux T.-Rivières. L'un des mets favoris de ces bons indiens, était la viande d'original fumée.

-0-0-0-

LES PREMIERS PONTS : — Une opinion sérieuse veut que le premier pont sur la Batiscan date de 1802. Il est impossible d'établir la chose, faute de documents. On a pu appeler pont de simples estacades jetées là pour le service des piétons.

Il est certain, par contre, que Jacques Normand, de Longueuil, bâtit un beau pont solide, en 1843. Il dura 25 ans.

On eut ensuite le pont à "arches cœintrées", construit en 1870, par Téléphore L'Heureux & Urbain Cinq-Mars. Il ne devait durer que 15 ans. Vint ensuite la période des bacs dont nous avons tous connus les ennuis jusqu'à l'érection du grand pont de fer d'aujourd'hui.

A LA CHAÎNE : — *Un post-scriptum que nous trouvons au bas d'une circulaire de Mgr l'Evêque de Québec (1746), révèle une chose digne de mention. C'est de quelle façon les lettres épiscopales étaient transcrites et expédiées aux confins de l'immense diocèse. Lisez plutôt : "Aussitôt que vous aurez reçu la bulle ci-dessus et le mandement, vous aurez la bonté d'en faire une copie avec toute la diligence possible pour en faire la lecture dans votre paroisse et vous en "enverrez le présent original" à votre plus proche voisin et ainsi de suite jusqu'à Champlain exclusivement".*

† H. M.

Evêque de Québec.

L'original est donc arrêté ici. Le papier en est encore solide. A cette constatation, une pensée d'ordre pratique se présente à notre esprit. A vrai dire, j'y ai souvent songé. Que seront nos registres dans 200 ans ?

Les anciens n'avaient pas les papeteries perfectionnées d'aujourd'hui. On fabriquait pourtant un papier qui dure. A considérer les minces feuillets qu'on nous sert, en ce 20^e siècle, je ne puis m'empêcher de dire : "Mais qu'en restera-t-il dans un siècle ou deux d'ici ?"

-0-0-0-

VISITEURS DE DISTINCTION : — *Le Comte de Malarctic (1755): Parti en calèche de Québec. La laisse à la première rivière pour en reprendre une autre, du côté opposé. Le 1^{er} juillet, couche à la rivière Batiscan. Il écrit : "On change de chevaux toutes les deux lieues ; on les paie 20 sous par lieue pour une personne. La route est parsemée de maisons, presque toutes logeables, où on est bien accueilli."*

M. de Bougainville : passe ici vers le même temps. "Vers Trois-Rivières, dit-il, on prend un petit poisson qui est très bon en friture, que l'on appelle petite morue. On le dit de même espèce que les grandes morues ; je ne le crois pas".

M. Isaac Weld : Irlandais très instruit, il explora le pays dans le but d'y amener de ses compatriotes. Il est à Batiscan en 1796. Appréciation : "Nous fûmes accueillis par le maître et

la maîtresse de la maison avec une politesse qui distingue particulièrement les Français des autres nations. Ces bonnes gens s'empressèrent de nous procurer tout ce que leur ferme possédait de vivres et commodités".

-0-0-0-

Nous devons à l'obligeance de M. Chs. Guoin les notes suivantes qui ajoutent à notre information sur les "circonstances et dépendances" de Batiscan, au cours du dernier siècle.

Le premier bureau de poste ouvert à Batiscan, était en la maison de M. Arcade Lahaye, oncle de notre contemporain du même nom. Deux personnes recevaient des journaux, le curé Fréchette et L. Guillet. Les lettres n'étaient pas affranchies très souvent. Le destinataire devait solder les frais de poste.

La maison aujourd'hui possédée par Dame E. Guay, au village, se trouvait jadis à proximité de la propriété actuelle de Prosper Frigon. C'était une école. La glace la renversa au cours de l'inondation de 1865. Elle fut remise sur pied et transportée au village.

La voiture de luxe pour aller à la messe du dimanche et faire les visites de cérémonie, était la petite charette à deux roues, avec siège monté sur des ressorts de bois !

Le vieux presbytère, comme en font du reste mention MM. Traquair et Neilson, avait une pièce servant de salle paroissiale. Les fidèles, avant l'office divin, venaient s'y dégeler les ongles et se mettre en état de mieux supporter la température de l'église même qui n'était pas chauffée.

On attachait les chevaux aux pieux des alentours. Or, pour empêcher ces pauvres bêtes de trop souffrir, les hommes, nous dit-on, prenaient la liberté de sortir pendant le prône et allaient les dégourdir par une bonne course.

Il est probable que la salle paroissiale servit également d'école pour un certain temps. Dame Louis Guoin, fille d'Alexis LeHoye, fréquentait cette école au temps du curé Loranger, vers 1833, et elle pensionnait au presbytère.

On a longtemps entendu parler du "père Mathurin Gouin" doué d'une force musculaire sans pareille. Facilement, il remettait en place un "sleigh" de billots en panne ; en mainte occurrence, il détela les chevaux pour tirer leur charge. Voici un autre incident topique : de jeunes navigateurs étaient à monter leur bateau sur la grève ; ils étaient à bout de forces lorsque le père Mathurin vint à passer. Volontiers il prête son concours. Nos gars le remercient, mais sur un ton quelque peu gouailleur : "Petite aide fait grand bien", disent-ils. — Petite aide ? Vous allez voir ça, Messieurs... Le bonhomme se crache dans les mains, et vlan ! le bateau retourne au fleuve !

On dit que dans une autre circonstance, il lutta corps-à-corps avec un gros ours. Dressé droit devant lui, l'animal furieux allait déchiqueter sa victime : le père Gouin lui saisit vivement les deux pattes d'en avant et le serre avec tant de véhémence que l'ours en reste comme paralysé et finit bientôt par dire adieu à son colossal antagoniste.

L'aspect du village de Batiscan a beaucoup changé depuis un demi-siècle. Vers 1875, il y avait encore assez d'arbres, au sud du rempart actuel, pour former un véritable bocage. Du tronc d'un pin abattu à cet endroit, on confectionna deux jolis canots de dix-huit pieds de long chacun...

Les sauvages tenaient, là aussi, un campement.

Terminons par ce petit trait de mœurs qui ne manque pas de pittoresque. Les femmes et les jeunes filles portaient déjà les élégants souliers français mais elles savaient les ménager. Quand elles se rendaient à l'église par des chemins mauvais, elles chaussaient le soulier mou ou le sabot de bois. Puis, arrivées à quelque distance de l'église, elles s'arrêtaient près du ruisseau Duval, enlevaient la chaussure de "tous les jours" qui restait sous le pont, pour faire place au soulier fin.

VII

Aperçu général. — Visite inattendue

L'érection canonique de Batiscan date du 4 novembre 1684. La municipalité fut érigée civilement le 1er juillet 1845. (8 Vict., chap. 40). Le cadastre remonte au 25 août 1879.

Les registres des baptêmes, mariages et sépultures furent régulièrement ouverts en 1682. Les actes antérieurs à cette date ont dû être inscrits aux Trois-Rivières ou au Cap-de-la-Madeleine.

Les livres de comptes furent tenus soigneusement à la suite d'une ordonnance de l'Archidiacre Louis Ango, vicaire-général de Mgr de Québec (1685). Nos archives conservent la collection complète des comptes ainsi tenus depuis cette époque.

La paroisse fut tout d'abord desservie par des missionnaires Récollets, Jésuites, et des prêtres séculiers ; plus tard par des curés résidents. Jusqu'au curé actuel, nous en comptons quarante-deux.

La population actuelle est de 1,257 âmes.

La paroisse possède six écoles fréquentées par 275 enfants ; celle du village, considérablement agrandie, grâce à un don généreux fait par M. et Mme Charles Carignan, est sous la direction des Révérendes Sœurs Filles de Jésus, des Trois-Rivières, établies à Batiscan depuis le 7 août 1903. Cette école compte 130 enfants partagés en quatre classes où l'on donne les cours conformes au programme du Conseil de l'Instruction Publique. Une seule Commission s'occupe de la chose scolaire pour toute la paroisse.

Il n'y a de même qu'un seul Conseil municipal pour l'administration civique.

La Compagnie Richelieu, dès sa formation, avait érigé ici un quai à eau profonde. Pour de longues années durant, le trafic y fut intense et les touristes nombreux. Il est aujourd'hui la propriété du Gouvernement qui l'a reconstruit en béton.

Un superbe pont de fer relie maintenant les deux tronçons de la grande route nationale ; il est à la charge du Gouvernement de Québec qui l'inaugura en 1922. Ce pont a 1,250 pieds de tablier et environ 125 pieds d'approches de chaque côté.

Sur les bords de la rivière Batiscan, non loin de l'embouchure, s'élevèrent, en 1898, deux importantes scieries ; l'une, au nord de la voie ferrée du Canadien Pacifique, appartenait à la Cie Price Bros, et préparait de bois de sciage pour le commerce local et l'exportation. L'autre, au sud, était la propriété de la St-Maurice Lumber Co. On y préparait le bois de pulpe. Ces deux moulins fournissaient de l'ouvrage à une partie notable de la population.

La crise économique qui sévit depuis trois ans surtout, a contraint ces compagnies à discontinuer leur commerce. La "Canadian International Pulp & Paper Co.," et la "Consolidated Paper Co.," sont aujourd'hui les propriétaires de ces établissements.

L'industrie du bois, par son activité intense, avait amené dans ces milieux toute une population nouvelle qui a donné origine à des groupements séparés, devenus de véritables villages. En dehors de ce territoire, la paroisse est entièrement agricole.

Le sol de Batiscan est, sans conteste, un des plus fertiles de la province. On y excelle surtout à cultiver une avoine de rare qualité, dont la bonne réputation attire les acheteurs des localités avoisinantes.

A ce point de vue, il est intéressant de noter qu'à l'époque du "Congrès des terres ancestrales", en 1908, plusieurs fermiers de cette paroisse méritèrent d'être inscrits au Livre d'or et de recevoir la précieuse médaille offerte à cette occasion.

L'un de ces cultivateurs porte le nom de Jacques Marchand ; il est le descendant, en ligne directe, du premier défricheur de la terre qui, lui aussi, portait le nom de Jacques le Marchand. Son nom figure au nombre des colons présents à la première assemblée pour la formation d'un bureau de marguilliers en 1670.

Un autre, Napoléon Lahaye est le descendant, aussi en ligne directe, du premier Lahaye défricheur de la terre, lequel est venu de France avec le fameux régiment de Carignan.

Les bons curés du vieux temps se faisaient parfois maîtres de classe, mais rares sont les petites écoles de campagne qui pourront jamais se glorifier d'avoir vu, au siège de l'institutrice, le représentant immédiat de Sa Majesté le Roi. C'est pourtant ce qui eut lieu ici le 23 juin 1908.

Ce matin-là, Messieurs les Commissaires et le curé de la paroisse s'étaient rendus à l'école du village pour y procéder aux examens de fin d'année. Le travail était commencé avec les petits, et la séance paraissait devoir être on ne peut plus paisible, lorsque se produisit l'incident que je relate.

Tout à coup, la porte principale, faisant face aux examinateurs, s'ouvre toute grande, comme par enchantement, et puis que voit-on? Un homme aux regards pleins de noblesse, mais au sourire énigmatique, pénètre dans la pièce, un peu à la militaire, et fait poliment savoir qu'il est le Gouverneur Général du Canada! C'était Son Excellence Lord Grey.

Le sentiment de respect dû à l'autorité, qui git au fond de l'âme canadienne, met d'instinct toute notre gent écolière sur pied. Les fronts s'inclinent, tous les regards convergent vers le distingué visiteur, comme pour lui dire : Soyez le bienvenu!

Je m'empressai de lui offrir mes hommages, en ajoutant : "Excellence, nous sommes grandement honorés de vous recevoir parmi nous. Le digne représentant de notre gracieux Souverain, n'est étranger nulle part en ce pays.

"Comme curé de cette paroisse, j'assiste avec Messieurs les Commissaires à l'examen de cette école dirigée par les Révêrendes Sœurs Filles de Jésus, récemment venues de France. Les élèves que vous voyez là sont les plus jeunes et nous étions précisément à les interroger. Ce travail n'étant pas encore terminé, je prierais Votre Excellence de bien vouloir prendre mon siège et de continuer".

Le Gouverneur accepta de bonne grâce et s'installa au pupitre, alors que sa fille, Lady Grey, et l'Aide-de-camp prenaient place à nos côtés.

Le noble examinateur commença par dire que notre système scolaire lui paraissait de tout premier ordre. Il posa ensuite

quelques questions sur le nombre d'élèves présents, leur assistance moyenne au cours de l'année ; puis demanda si, dans cette classe, on enseignait l'anglais.

Je crus devoir lui répondre :

“Excellence, notre paroisse est essentiellement canadienne-française, et nous pensons qu'il est nécessaire de faire apprendre tout d'abord aux enfants leur langue maternelle. On commence l'étude de l'anglais au cours moyen et l'on va plus loin au cours supérieur. Nous laissons aux collèges commerciaux, ainsi qu'aux maisons d'enseignement secondaire, le soin de les perfectionner en cet idiôme. Lorsque ces divers cours sont terminés, les élèves se trouvent, en général, capables de parler l'anglais couramment.”

Le Gouverneur parut satisfait de cette explication et demanda aux petits enfants de chanter l'hymne national “O Canada”. Il leur fut d'autant plus facile d'accéder à ce désir que, peu de jours auparavant, on avait reçu des promoteurs du “Parler français” et que, pour la circonstance, on avait exercé les chants nationaux.

Un incident quelque peu drôlatique se produisit alors. Un gros dogue à longs poils, qui suivait habituellement le groupe vice-royal, avait cédé à la fantaisie de prendre son bain matutinal avant de quitter le port. Jusque là, il s'était contenté de retenir l'attention plus ou moins discrète des écoliers ; mais, au moment où nos petits chanteurs allaient s'exécuter, voici que notre bon animal entre en scène : l'eau commençait, faut-il croire, à lui chatouiller l'épiderme et il se mit à secouer sa longue fourrure.

Les petits, en essayant de se protéger contre cette averse imprévue, furent quelque peu troublés dans leur chant ; mais le chorus ne perdit rien de sa patriotique ardeur. Ceci devait mettre fin à la réception improvisée.

Comme nous allions reconduire Lord Grey et sa suite, je pris la liberté de dire : “Excellence, je serais très honoré, en tant que curé de cette paroisse, s'il vous plaisait de venir faire une visite à mon presbytère.”

Le Gouverneur accepta volontiers.

Chemin faisant, je me trouvai à côté de Lady Grey et la conversation s'engagea en français. Je constatai avec plaisir qu'elle

possédait parfaitement notre langue. Je crus devoir l'en féliciter. Elle répondit : "Oh! Monsieur le curé, vous n'êtes pas sans savoir que tout Anglais instruit parle bien le français ; j'ai eu moi-même l'avantage de faire un cours complet de langue française à Paris."

Au presbytère, le Gouverneur me demanda, entre autres choses, si les Canadiens de cette province vivaient heureux et contents sous l'administration britannique. Il va de soi que je lui répondis dans l'affirmative ; que nos libertés essentielles étant sauvegardées, nous ne pouvions que professer un sincère attachement à la Couronne d'Angleterre. La Constitution qui nous régit respecte notre religion, nos vieilles lois civiles françaises, nos aspirations nationales, etc... que pouvons-nous désirer de plus?

Notre humble récit serait en défaut sur un point important, si nous ne disions, pour terminer, à la faveur de quelle circonstance Batiscan reçut cette visite que la population n'oublie pas.

Ce fut à l'occasion du grand incendie des Trois-Rivières, survenu le 22 juin 1908. Lord Grey, se trouvant alors à Montréal, s'était fait transporter sur le théâtre de la conflagration pour offrir ses sympathies aux autorités trifluviennes. De là, le yacht vice-royal en route pour Québec, avait passé la nuit à nos quais. Le lendemain matin, Son Excellence voulut faire incognito une petite excursion dans le village. Comme on passait vis-à-vis le couvent, quelqu'un lui fit observer que c'était l'école modèle du village. Il voulut y entrer pour en voir la tenue.

Voilà pourquoi et comment, l'école et le presbytère reçurent, par cette journée de juin 1908, la visite extraordinaire de "Son Excellence le Gouverneur Général du Canada."

VIII

La vie qui passe.

Quelques événements paroissiaux de 1800 à 1933.

En ce dernier chapitre se trouvent consignés, sous forme d'éphémérides, en un style plutôt télégraphique, une série d'événements qui n'ont pas, pour la plupart, une grande importance, mais dont l'ensemble projette pourtant une certaine lumière sur la vie paroissiale de Batiscan au cours du XIXe siècle.

Nous avons taché de "recueillir les miettes" ; que d'autres en fassent autant : de ces différents apports sera peut-être un jour constituée une histoire complète de la paroisse.

-0-0-0-

1822 : — Vente, par Alexis Lahaye, à François St-Cir, de la moitié d'un bateau appelé "Le Castor".

Voyez comme on était minutieux et explicite, dans la confection des contrats :

"Lequel (Alexis Lahaye) a reconnu par les présentes avoir "vendu, cédé, quitté, délaissé, transporté et abandonné" dès maintenant et pour toujours, et a promis et promet garantir de tout trouble, revendications et autres empêchements généralement quelconque... cédant à savoir la toute moitié d'un bateau nommé le Castor du port d'environ 90 tonneaux par sa feuille, avec la toute moitié de toutes les voiles, agrès et appareaux... que le dit bateau peut se trouver sur la route de Montréal circonstances et dépendances sans aucune exception de réserve quelconque..."

-0-0-0-

1827 (21 septembre) : — Le Comté de Dalhousie, gouverneur du Canada, nomme Alexis Lahaye, lieutenant au 3e bataillon du comté de St-Maurice. Plus tard, il est promu à la dignité de

major par Sir Edmond Walker Head. Il était le grand-père de M. Arcade Lahaye, qui possède une intéressante collection de vieux documents dont quelques-uns remontent à 1642.

-0-0-0-

1835 (20 octobre) : — Par un acte passé devant L. Guillet : ...“tous habitans, cultivateurs et propriétaires en cette dite paroisse de Batiscan.... s'engagent de fournir, livrer et donner annuellement, en temps et saison convenables, au curé par lequel il plaira à l'Evêque de Québec de desservir cette dite paroisse :

1o) la dîme de patates ;

2o) six bottes de bon foin marchand ;

3o) et enfin, une demi-corde de bois de chauffage par chaque habitant, le tout comme supplément aux dîmes ordinaires.”

Le Supplément n'est donc pas une innovation du XXe siècle!

-0-0-0-

1845 (9 juillet) : — Dernière visite de Mgr Signay, Archevêque de Québec. Il recommande entre autres choses “des réparations aux crucifix du maître-autel et du banc d'œuvre.” Il y avait donc à cette époque, un crucifix spécial au banc des marguilliers.

-0-0-0-

1846 (15 décembre) : — Erection et bénédiction, par Mgr Cooke, Vicaire Général et curé des Trois-Rivières, d'un chemin de croix donné par Mlle Marg. Gervais, fille de Joseph.

-0-0-0-

1853 (28 juin) : — Mgr Cooke fait sa première visite pastorale comme évêque des Trois-Rivières. Au procès-verbal, il ordonne aux marguilliers pour 1850 - 51 et 52, “de faire toute diligence pour rendre au plus tôt les comptes de leurs années d'administration.”

-0-0-0-

1855 (15 février) : — Erection de la paroisse. Maire, Ls Guillet ; conseillers : MM. Alexis Lahaye, Ed St-Mars, Greg. Leblanc, Jos. Moreau, Noé Carignan, Ed. St-Mars, junior.

1857 (22 juillet) : — Deuxième visite de Mgr Cooke. Extraits du rapport : "Nous ordonnons : 1o) que, s'il n'est pas possible de placer au bas de l'église, un buffet pour baptiser, en été, on répare et agrandisse, à cette fin, le tiroir du banc d'Œuvre !...

3o) que l'on fasse disparaître les statuette qui servent de chandeliers sur les autels...

5o) il convient que le bedeau soit revêtu de sa robe dans les offices publics ...

-o-o-o-

1857 : — La "Cie de Navigation Richelieu & Ontario" inaugure un service régulier de transport entre Québec et Montréal. Les deux premiers bateaux sont le "Napoléon", capitaine Rudolph, et le "Victoria", capitaine Côté.

L'agent local de la compagnie est M. Jos.-Hubert Marchildon, qui occupera ce poste de 1858 à 1918.

Le trafic basticannais de la Cie Richelieu était considérable autrefois. C'est que les commerçants de tout le district faisaient passer par notre port les marchandises importées de Québec et Montréal.

La construction du "Grand Nord", aujourd'hui réseau des "Chemins de Fer Nationaux", détourna, en grande partie, cet important commerce.

La "Canada Steamship Lines" a dû supprimer les arrêts à Batiscan.

Il nous reste toutefois le vapeur "Maisonneuve" avec, (pour les marchandises), un service hebdomadaire de tout premier ordre, et des taux absolument avantageux.

-o-o-o-

1857 (6 septembre) : — Résolution d'une assemblée de paroisse, qui autorise le curé et les marguilliers "à intenter une action en justice contre le Sieur Edouard Marchildon... pour avoir refusé de rendre à son tour le pain-bénit le dimanche, trentième jour du mois dernier."

1859 (24 juillet) : — On porte "au compte de la fabrique la somme de quarante sous, dépensé par le Marguillier en charge pour prix et coût du pain-bénit, cierge et offrande, par lui offert... au lieu et place de Sieur Edouard Marchildon, qui a négligé de l'offrir dimanche dernier en contravention au jugement de la Cour de Circuit de ce District, qui le condamnait à le faire"... A la même assemblée, "a été résolu unanimement que MM. les curé et marguilliers soient autorisés de "défendre la cause en appel du Jugement rendu" par la Cour de Circuit de ce district des Trois-Rivières, à la poursuite des dits Sieurs curé et marguilliers, contre Edouard Marchildon, le trente juin dernier, et d'employer pour cette fin, Lelièvre et Angers, Ecuiers, avocats de Québec" !...

N. B. — On ne voit pas dans les mêmes livres comment a bien pu se terminer cet imbroglio. Mais nous trouvons, à propos d'une cause identique, la note suivante dans le Droit Paroissial de J.-F. Pouliot : "Une personne très renseignée sur les choses d'autrefois nous a dit que celui qui donnait le pain-bénit, devait, en même temps, faire une offrande de dix centins. Un paroissien de St-Jean Port-Joli refusa, un jour, de se conformer à cette coutume. Il fut poursuivi. La cause fut portée au Conseil privé et il la perdit. Inutile d'ajouter que les frais furent plus élevés que la somme modique qu'il avait refusé de payer en premier lieu."

-0-0-0-

1864 (4 janvier) : — Election des syndics pour construire la nouvelle église. Ce sont MM. Théophile Lahaye, Georges Marchand, Léandre Fugère, Clément Moreau et Téléphore l'Heureux.

-0-0-0-

1864 (10 avril) : — Assemblée des marguilliers anciens et nouveaux, ainsi que des notables. Résolu de "tirer du coffre la somme de quatre cents piastres (\$400.) pour payer l'achat du terrain nécessaire", pour église... etc...

-0-0-0-

1867 (16 juin) : — Bénédiction solennelle de la nouvelle église par Mgr L.-F. Laflèche, évêque d'Anthédon, coadjuteur de Mgr Cooke. Il était assisté de Messires P.-H. Suzor, curé de St-Christophe d'Arthabaska, et Alfred Noiseux, curé de Ste-Geneviève. Sermon par l'abbé Charles-Olivier Caron. Autres

prêtres présents : MM. Luc Desilets, Cap-de-la-Madeleine ; Alex. Bouchard, de Gentilly ; A. Dupuis, de Ste-Anne ; D.-M. Marcoux, de Champlain ; E. Guertin, de St-Luc ; Jos.-Elie Panneton, Supérieur du Collège des Trois-Rivières ; P.-H. Marchand. Célébrant de la première messe, M. le curé W. Fréchette.

-0-0-0-

1873 (8 juin) : — Résolution passée en assemblée de paroisse pour demander le parachèvement de l'église. Signataires : Edouard St-Mars, John Grace, Ls Gouin, Gaspard Brunel, J.-H. Marchildon, Ls Labissonnière, E. Brunel, Adolphe Pothier, L. Bergeron, N. Despins, F. Labissonnière, F. Marchand,

W. Fréchette, ptre, curé.

-0-0-0-

1875 (23 juin) : — Bénédiction de la chapelle intérieure de la sacristie, comme oratoire privé, sous le vocable de Saint-Joseph.

-0-0-0-

1879 (août) : — M. Matthew Kane, qui a construit 85 milles du nouveau chemin de fer (C. P. R.) aménage un train spécial, composé de 15 voitures (chars) et conduit à peu près toute la population de Batiscan à Ste-Anne de Yamachiche. Prix du passage, 25 centins ! Au retour, on faillit enrégistrer une catastrophe, car l'ingénieur s'était endormi et le train filait comme l'éclair. La présence d'esprit et le dévouement de M. Kane, qui sauta de wagon en wagon jusqu'à la locomotive, prévinrent tout de même un désastre.

-0-0-0-

1882 (30 juillet) : — Mgr Lafleche, en visite pastorale, décreta qu'à "l'avenir les affaires de casuel se régleront comptant, comme le paiement des bancs."

-0-0-0-

1894 (9 décembre) : — L'assemblée de fabrique décide unanimement "qu'à l'avenir, les bancs seront vendus pour six mois, au lieu de l'être pour un an."

1896 (19 mars) : — Année de la grande inondation. Temps doux, débâcle hâtive. Les glaces fondantes qui s'entassent au Richelieu, finissent par bloquer le fleuve. Les flots montent rapidement. En peu de temps, la nappe d'eau couvre la plus grande partie du village. Dans l'église, elle s'élève à plus de trois pieds au-dessus du parquet. Un cercueil, contenant un cadavre, et déposé le soir sur les bancs, était à la "flotte" le lendemain matin ; on dut le transporter à St-Pierre-les-Becquets pour inhumation. Du quai Richelieu à la gare du C. P. R. , le transport des malles se fit en canots.

Une autre inondation, de proportions moindres toutefois, se produisit en 1910. Les brise-glace ont remédié, depuis, à ces extravagances du Saint-Laurent.

-0-0-0-

1900 (15 juin) : — M. l'abbé P.-A.-A. Bellemare, ci-devant curé de St-Elie, devient curé de Batiscan. Il remplace Messire T.-R. Laflèche, promu à la cure de Ste-Anne-de-la-Pérade.

-0-0-0-

1900 (1er juillet) : — Première visite épiscopale de Mgr Cloutier. Extraits du rapport : "Nous félicitons les paroissiens de ce qu'ils refusent d'accorder des licences pour vendre de la boisson parmi eux... Nous recommandons d'entretenir le cimetière avec ordre et propreté, dans le but de développer la piété envers les défunts et le zèle pour les secourir."

-0-0-0-

1905 (30 juin) : — Erection de la Congrégation des Enfants de Marie. Celle de la Confrérie du T. S. Rosaire avait été faite le 4 mars 1894.

-0-0-0-

1905 (1er octobre) : — Mgr Cloutier bénit le Calvaire érigé chez M. Philippe Lacoursière.

-0-0-0-

1908 (27 septembre) : — Conférences anti-alcooliques, dans l'église, par le Dr E.-F. Panneton et M. Charles Bourgeois, avocat, sous la présidence du maire Hector Hardy. Occupaient les sièges

d'honneur : le Dr E. Ferron, secrétaire du Bureau d'hygiène, les marguilliers Jos. Laquerre, Denis Brunelle et Aimé Labissonnière.

-0-0-0-

1908 (6 janvier) : — Aventure tragique de bons pêcheurs "au petit poisson", qui s'installent en leurs cabanes avec le sentiment d'une parfaite sécurité... et s'aperçoivent soudainement, au beau milieu de la nuit, qu'ils étaient partis pour Québec, portés sur une banquise d'environ deux milles. L'immense véhicule ne leur dit, tout de même, rien qui vaille. Les appels S. O. S. réitérés finissent heureusement, par amener du secours. Parmi les rescapés, nous dit-on, se trouvaient : MM. Ernest Tourigny, Ernest Deguise, Chs Gouin, Henri Trudel, Auguste Trudel, Nap. Marchand et Léger Marchand. L'un d'eux, dans son angoisse, avait promis de faire ériger un chemin de croix en son église paroissiale, s'il avait la vie sauve ; et il accomplit son vœu. Les sauveteurs furent, nous assure-t-on, MM. Arthur Brunelle et Jos. Lahaye.

-0-0-0-

1915 (6 janvier) : — Abjuration, baptême et confirmation de Mlle Marie-Agnès-Euphémia Thompson. Mgr Cloutier, préside l'imposante cérémonie. Les parrains et marraines furent M. et Mme N.-E. Constantin, pour le baptême de la néophyte, et M. et Mme Ephrem Cinq-Mars pour la confirmation.

-0-0-0-

1916 : — Installation à l'église des nouvelles orgues "Casavant".

-0-0-0-

1918 (19 novembre) : — Incendie du magasin Isola et de quatre autres maisons. En même temps, la tempête fait rage sur le fleuve, l'eau monte, et les vagues, déferlant jusqu'aux vitrines de l'établissement G. Marquis, minent le sous-sol du grand chemin qui s'effondre. Il faut, pour quelques mois, abandonner la voie nationale et faire passer le chemin en arrière des maisons.

-0-0-0-

1922 : — L'église sera désormais éclairée à la lumière électrique.

1925 : — M. W.-P. Grant, élu député de Champlain à l'Assemblée législative.

Le clocher, le toit et les ouvertures de l'église sont peints à neuf, grâce à un don de M. Charles Carignan.

-0-0-0-

1926 (9 février) : — Cérémonie d'investiture de M. le chanoine P.-A.-A. Bellemare. A cette même occasion, il célèbre ses noces d'argent comme curé de cette paroisse. Messe solennelle par le Jubilaire, assisté des abbés C. Leblanc et E. Brunel. Son Excellence Mgr F.-X. Cloutier préside au trône. Il est accompagné de Mgr E. Paquin et de M. le chanoine T.-R. Laflèche. Le banquet fut servi au couvent.

-0-0-0-

1926 (13 juin) : — Mgr A.-O. Comtois, Evêque de Barca et Auxiliaire des Trois-Rivières, bénit avec grande solennité, le monument du Sacré-Coeur érigé sur la place de l'église. Une souscription générale dans la paroisse et un legs considérable de feu M. Charles Carignan ont rendu cette entreprise matériellement possible. La fête avait été préparée par une retraite de huit jours. Allocutions de circonstance par M. le chanoine P.-A.-A. Bellemare, Mgr l'Evêque et le R.P. Lortie, o.m.i.

Enfin consécration de la paroisse au Sacré-Coeur, par M. le maire Toutant.

Le soir, illumination, chant, fanfare...etc....

-0-0-0-

1928 (7 juin) : — Bénédiction de la statue de St-François-Xavier, qui orne la façade de l'église. Elle est en beau marbre de Carrare et fut donnée par M. G. Proteau, de Québec, un ancien de Batiscan.

-0-0-0-

1931 (15 octobre) : — M. le chanoine P.-A.-A. Bellemare, depuis 31 ans, curé de cette paroisse, croit devoir prendre un repos qu'il a, certes, amplement mérité.

Mgr l'Evêque nomme M. l'abbé Hervé Trudel nouveau curé.

1932 — Journées de prière et de réparation, sous les auspices de la Ligue du Sacré-Coeur, pour demander à Dieu la cessation de la crise économique. Les représentants locaux des pouvoirs civiques et politiques, M. le maire Toutant et les conseillers, MM. J.-L. Baribeau et W.-P. Grant, députés, acceptent de coopérer avec les pasteurs spirituels, aux fins d'adresser au Maître Suprême de nos destinées, les hommages et supplications susceptibles de faire au Ciel la sainte violence recommandée par l'Évangile, et de procurer à tous des jours meilleurs. Officiers de la Ligue qui occupent des sièges d'honneur : MM. Johnny Roy, Eugène Labissonnière, Gustave Marchand et Lorenzo La Haye.

BATISCAN EN 1933

Conseil municipal : Maire, Dr T. Toutant ; Conseillers : MM. Armand Fugère, Donat Labissonnière, Lucien Leblanc, Rémi Roy, Charles Fugère et Amédée Moreau ; Secrétaire-trésorier, M. Paul LaHaye.

Commission Scolaire : — MM. Jos Lacoursière, prés. ; D. Poisson, A. Fugère, Arthur Labissonnière et Lucien Moreau.

Professionnels résidents : — MM. E. Ferron, T. Toutant, médecins ; C. Marchand, G.-H. Gouin, notaires ; J.-A. Fortin, J.-R. Brassard, agronomes ; Albéric Léveillé, Paul Leblanc, pilotes ;

Marchands-généralistes : — MM. G. Marquis, O. St-Cyr, Jos. Arcand, W. Moreau.

-o-o-o-

Enfants de la paroisse qui exercent présentement le ministère dans le diocèse, ou à l'étranger : MM. C. Leblanc, curé de St-Tite ; R.P. Marchildon, Dominicain, Manchester ; R.P. F.-X. Lacoursière, des Pères Blancs, Québec ; les abbés F.-X. Lixée, Glens-Falls ; H.-E. Brunelle, Champlain ; Epiphane Brunel, Ste-Flore ; Arthur Brunelle, S.-Lazare du Cap ; Elizée Brunelle, ass.-aum. Hôpital St-Joseph ; Achille Laquerre, Colorado ; R.P. Rivard, P.B., missionnaire en Afrique ; C. Lafontaine, vic. à Louiseville.

-o-o-o-

Institutrices : — au couvent, les RR. Filles de Jésus ; dans les cinq autres écoles : Mlles Germaine et Jeanne Fugère, Louise Poisson, L. Quessy et Claire Lacoursière, Clémence Nobert.

Mot de la fin

Si vous pensez, amis lecteurs, que la présente monographie devait être écrite et qu'elle a maintenant droit d'occuper sa petite place dans votre bibliothèque, vous rendrez tout d'abord hommage à l'abbé Albert Tessier, du Séminaire des Trois-Rivières, l'infatigable travailleur et ardent patriote qui a mis entre nos mains cette plume de chroniqueur improvisé.

Nous la déposons en adressant notre plus cordial merci aux vivants et...aux "morts" : les vivants qui nous ont renseignés sur le dernier siècle. Nous regrettons seulement de n'avoir pu donner une meilleure coupe à une si belle étoffe.

Les "Morts", c'est-à-dire les bouquins poudreux chargés d'un poids deux fois et demi séculaires, et qui semblaient prendre un air réjoui lorsque nous les sortimes de leurs froids linceuils. Ils paraissaient vouloir dire : Bienvenue soit la main qui détache nos bandelettes ; bénis soient l'oeil qui scrute nos traits, la voix qui nous interroge, l'oreille qui ausculte notre coeur ; car nous valons mieux encore que la poésie, que la peinture ou le granit : nous sommes les Morts qui parlent !

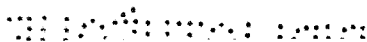
Demandez donc aux vôtres de venir plus souvent nous rendre visite. Cette communion du Présent avec le Passé est si utile ; car nous ne sommes pas les morts qui font peur, mais qui, en vous instruisant sur les choses d'autrefois, éclairent les routes de l'avenir.

Puissions-nous, à tout événement, n'avoir pas, les uns et les autres, travaillé en vain. Nous serions grandement récompensés, si, de notre commun effort, pouvait seulement résulter un certain éveil du sentiment patriotique qui nous induirait tous à redire avec un bon poète canadien :

*O notre histoire, écrin de perles ignorées,
Je baise avec amour tes pages vénérées !*

Table des Matières

	PAGE
L'ESPRIT PAROISSIAL	7
VIEUX SITES	9
CHAPITRE I Premières visites des Blancs. — Le milieu géographique	10
CHAPITRE II Le nom de Batiscan. — Le territoire. — Nature du sol. — Bouleversement de 1663	14
CHAPITRE III Les débuts de l'organisation paroissiale. — Construction et site de la première église	18
CHAPITRE IV Construction de la deuxième église et du presbytère. Une troisième église en 1866. — Le vieux presbytère	21
CHAPITRE V Rôle de l'Eglise canadienne. — Les évêques veillaient	27
CHAPITRE VI Echos du vieux temps. — Miettes d'histoire	31
CHAPITRE VII Aperçu général. — Visite inattendue	41
CHAPITRE VIII La vie qui passe. — Quelques événements paroissiaux de 1800 à 1933	46





IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH
458, RUE BONAVENTURE,
LES TROIS-RIVIERES.